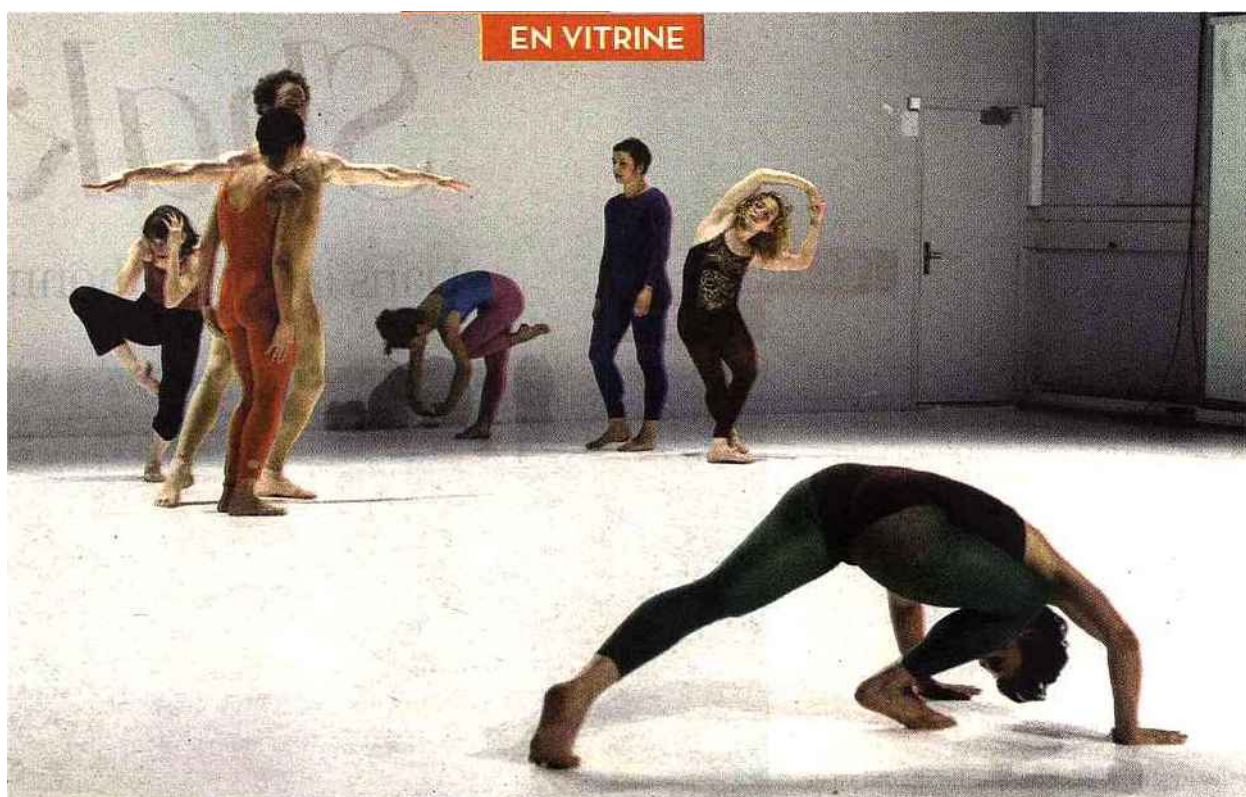


Le chorégraphe revisite
la mémoire de la danse.

Charmatz, *musée sauvage*



Lors d'une répétition de *Flip Book*. PHOTO PIERRE RICCI PHOTOLOSA

Le chorégraphe et danseur Boris Charmatz, directeur du musée de la danse centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, sera l'an prochain l'artiste associé du Festival. Pour cette édition, il présente deux pièces qui exhument la pensée de deux grands artistes, Tatsumi Hijikata pour *la Danseuse malade* et Merce Cunningham pour *Flip Book*. Ces derniers temps, on a pu voir de nombreux spectacles qui s'emparaient de la question de la mémoire, de la conservation et bien sûr de la transmission. La disparition récente de trois chorégraphes dont les œuvres n'ont pas fini de nous interroger – Pina Bausch, Merce Cunningham et Odile Duboc, chez qui Boris Charmatz fut interprète –, a accéléré les questionnements du chorégraphe autour du musée de la danse.

Bien sûr, il ne s'agit pas pour lui d'une seule démarche de conservation, mais bien de réactiver ce que l'histoire aurait tendance à vite enfouir, surtout lorsqu'il s'agit d'auteurs qui n'ont eu droit qu'à une reconnaissance de quelques pairs. C'est là, justement, que Boris Charmatz intervient. Danser avec Jeanne

Balibar *la Danseuse malade*, en référence à l'un des textes du Japonais Hijikata, ja mais traduits en français, c'est relier le spectateur avec une œuvre inédite et qui pourtant fait référence à des auteurs français, comme Artaud ou Genet.

Proposer une lecture de Cunningham hors du cadre de l'hommage est aussi risqué. Avec *Flip Book*, le chorégraphe feuillette l'album photo de son aîné. Il s'est appuyé sur le livre *Merce Cunningham, un demi-siècle de danse* (éditions Plume, Librairie de la danse) et en a saisi les mouvements, les arêts sur image, pour proposer son propre album. Le spectacle existe dans différentes distributions, avec des amateurs ou encore les danseurs de la compagnie de Cunningham. En créant une sorte de muséologie vivante de la danse, Charmatz rappelle que celle-ci n'est pas du tout un art éphémère et qu'elle construit vaillamment son histoire.

Plaisirs. Ces fouilles, cette «histoire sauvage de la danse», selon son expression, traversent aussi sa propre histoire de danseur. Forme à l'école de danse de l'Opéra de Paris et au conservatoire national de Lyon, puis interprète chez Régine Chopinot et Odile Duboc, il

a approché ou adopté différentes techniques. De quoi son corps se souvient-il ? Quels sont les nœuds, les douleurs, les plaisirs ? C'est aussi cela qui est pensé au musée de la danse. «Il s'agit, explique-t-il d'un nouveau type d'espace public. Le titre qui oscille entre canular et institution monumentale, permet de toucher à bien des barrières mentales qui séparent encore les arts vivants des arts plastiques, par exemple.»

Le musée de la danse de Rennes est fait pour secouer les certitudes et les classifications hâtives. Une œuvre récente y est déjà muséale, une œuvre passée y devient une création contemporaine.

Projet. On reconnaît là le côté agitateur de Boris Charmatz, qui a hérité du militantisme politique de ses parents. Né danseur dans l'institution, enfant des centres chorégraphiques, il a su ne pas adopter tous les moules, annoncer un musée comme projet de danse, et en a choqué plus d'un. Il surprendra encore pour se surprendre lui-même, qui aime beaucoup l'expression «ça fait danse», parce qu'elle n'est pas restrictive, à un lieu, une chapelle, une tentance. Il devrait la mettre en application pour la prochaine édition du Festival.

MARIE-CHRISTINE VERNAY